

Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau !

Qui ne s'est pas déjà senti interpellé par cet appel bouleversant de Jésus ? *Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme.* La rencontre du Christ doux et humble est à la fois expérience du repos intérieur et invitation à le suivre, à épouser sa mission, à partager son joug. Or nous oublions trop souvent que cette exultation du Christ louant son Père d'avoir *caché aux sages et aux savants ce qu'il a révélé aux tout-petits* suit immédiatement les sévères malédictions sur les villes qui ne se sont pas converties : *Malheureuse es-tu Corazine, [...] Malheureuse Bethsaïde, [...] Malheureuse es-tu, Capharnaüm [...] Car, si les miracles qui ont eu lieu chez toi avaient eu lieu à Sodome, cette ville serait encore là aujourd'hui. Aussi, je vous le déclare : au jour du jugement, le pays de Sodome sera traité moins sévèrement que toi.*

Jésus se tourne vers le Père alors que sa prédication et ses miracles sont mis en échec. Sa réaction est étonnante : il ne perd pas un instant pour se plaindre sur son sort de prophète rejeté. Il ne se ferme pas quand il butte contre des cœurs fermés. Il ne se laisse pas durcir par la dureté des hommes. Comment le comprendre ? Serait-ce une méthode que Jésus nous enseigne : louer le Père quand tout va mal ? Oui et non. Car s'il fallait faire extérieurement comme lui, on risquerait le déni, un peu comme le fameux refrain populaire : « Tout va très bien Madame la Marquise ! » Il ne s'agit pas d'une méthode ici mais d'une rencontre avec le Christ et une rencontre dans un contexte bien particulier. Jésus nous invite à le rencontrer au cœur de notre échec, de notre découragement, du sentiment de notre totale impuissance. Et l'ensemble des lectures de ce dimanche nous invite à regarder la douceur et l'humilité de son cœur dans ce contexte.

Zacharie annonçait l'humble roi approchant sur un ânon pour *briser l'arc de guerre*, faire disparaître les armes, *proclamer la paix* et *étendre sa domination* sans limite... Nous reconnaissons l'entrée du Christ à Jérusalem quelques jours avant sa crucifixion. Puissance si étrange du Messie : il ne brise pas son ennemi, mais l'arc de guerre, tel le Seigneur *briseur de guerre* du cantique de Judith (16, 2). Il ne tente pas d'intimider son ennemi en montrant ses armes, il fait disparaître plutôt les chars de guerre de Jérusalem. Sa domination s'étend à mesure que sa voix nous atteint alors qu'il proclame la paix.

Ne sommes-nous pas écrasés par le sentiment d'impuissance devant la violence ? Celle dont nous abreuvons les actualités, celle des armes de guerres ou des émeutes, celle qui se propage d'un camp à l'autre, ou bien la violence du mensonge et de l'arrogance ? Parfois aussi, la violence s'approche plus dangereusement encore de nous et comment alors l'affronter sans que le courage se tourne en rage et la force en haine ? Combien résister au mal sans devenir pire que lui ?

Saint Paul aussi évoque une violence, plus proche encore et bien étrange. Il évoque la mise à mort de la chair qui nous tue. *Si vous vivez selon la chair, vous allez mourir ; mais si, par l'Esprit, vous tuez les agissements de l'homme pécheur, vous vivrez.* Il décrit un combat intérieur déroutant car il nous dévoile un ennemi intime, un ennemi en notre plus intime mais aussi, plus au-dedans encore de nous-mêmes, un ami. *Vous, vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair, mais sous celle de l'Esprit, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous.*

On peut mal interpréter ces passages du combat spirituel en pensant que saint Paul nous invite à tuer le corps pour libérer l'esprit, comme le proposent les gnozes manichéennes : « Tue ce corps qui t'enferme dans l'illusion d'un monde matériel et mauvais pour retrouver la pureté oubliée de ta vraie nature qui n'est que spirituelle. » Rien à voir ici puisque saint Paul professe un Esprit qui ressuscite le corps ! En revanche, il identifie volontiers la chair avec la convoitise charnelle : cette propension en nous à tout accaparer. C'est cela qu'il nous invite à mettre à mort : notre prétention à tout capter, à capturer et à nous approprier le monde et notre vie elle-même. Par l'Esprit du Christ ressuscité qui habite en nous, il s'agit de mettre à mort nos agissements charnels, c'est-à-dire nos incessantes tentatives d'appropriation. Il y a en moi quelqu'un qui ne sera jamais à moi, mais qui me partage la vie du Christ ressuscité, la vie ressuscitante de Jésus. Or c'est cette vie-là, cette présence qui peut affronter la violence sans se laisser abîmer. *Jésus en son corps crucifié a tué la haine*, dit ailleurs l'apôtre. Le Seigneur qui habite en nous, c'est justement lui, le briseur de guerre, le Dieu doux et humble.

Or cela constitue la vraie gnose, la révélation réservée aux tout-petits pour leur ouvrir le monde nouveau. Au point même où mes forces sont épuisées, Jésus sait faire surgir sa douceur – cette force plus forte que ma force et plus puissante que toutes mes rages –, et son humilité aussi – cette présence plus intime que mon intime. *Devenez mes disciples : apprenez de moi*, nous dit-il. De lui-même et de personne d'autre nous ne pouvons apprendre le mystère de sa douceur et de son humilité. Il ne s'agit pas de tenter de l'imiter, mais de consentir, de le laisser émerger du fond de nous-mêmes comme la plus réconfortante des confidences. Qui oserait encore s'approprier quoi que ce soit, si du dedans de lui-même surgissait la généreuse bonté de Dieu ? Quel avoir, quel savoir ou quel pouvoir pourrait dépasser l'expérience d'une telle rencontre ? Et quel devoir plus important alors pourrait nous incomber, que de la laisser nous habiter et nous traverser ?